

# *MAPPA INSULAE*

STEVENSON :

JEAN-LUC ARNAUD

JEAN-MARC BESSE

GUILLAUME MONSAINGEON

DAVID RENAUD

GILLES A. TIBERGHIE

PARENTHÈSES

« JE DESSINAI LA CARTE D'UNE ÎLE. Elle était soigneusement et (à mon avis) très joliment coloriée. Sa forme emportait mon imagination au-delà du raisonnable. Elle recélait des ports qui me charmaient comme des sonnets. Je nommai mon chef-d'œuvre « L'île au trésor », fort de l'ingénuité des prédestinés. On me dit que certains ne s'intéressent pas aux cartes ; j'ai peine à le croire. Les noms, la forme des forêts, le dessin des routes et des rivières, les empreintes des hommes préhistoriques encore visibles à flanc de coteau et dans les plis des vallées, les moulins et les ruines, les étangs et les lacs, peut-être le Menhir, ou le Cercle Druidique dans les bruyères ; quelle inépuisable source de curiosité pour qui regarde autour de lui ou dispose d'une once d'imagination pour comprendre ! Tous les enfants se rappellent ces moments passés, la tête dans l'herbe, à observer la forêt miniature, grouillante d'habitants et d'armées féeriques.

« C'est de cette façon que, absorbé par la carte de mon île au Trésor, les futurs personnages du livre prirent forme, sortant peu à peu du bois imaginaire. Leurs visages basanés et leurs armes étincelantes surgirent là où je ne les attendais pas, passant et repassant devant mes yeux, à la chasse au trésor, le tout sur les quelques centimètres carrés d'une modeste carte ! J'eus aussitôt après conscience de me trouver face à des feuilles sur lesquelles j'écrivais une liste de chapitres. Combien de fois l'avais-je déjà fait, sans aller plus loin ! Mais cette fois, les ingrédients du succès étaient réunis. [...]

« Les aventures de l'île au Trésor ne sont pas encore finies. J'avais écrit le texte d'après la carte. La carte était l'élément clé de mon intrigue. Par exemple,

Robert Louis Stevenson, debout sur le beaupré de l'*Equator*, au cours d'une partie de pêche ; photographie de Lloyd Osbourne extraite de l'album *The Cruise of the Equator* autour des îles Gilbert et Samoa en 1889. Capital Collections, Edinburgh Libraries and Museums.



j'avais nommé un îlot "l'île au Squelette" sans trop savoir pourquoi, par simple souci du pittoresque. C'est pour justifier ce nom que je dus m'aventurer dans l'univers de Poe, afin d'y dérober le stratagème codé de Flint. Et de la même façon, c'est parce que j'avais dessiné deux baies que l'*Hispaniola* fut envoyé à l'aventure avec Israël Hands. L'affaire se corsa lors de la réédition. J'adressai mon manuscrit aux éditions Cassell accompagné de la carte. Les épreuves arrivèrent. Je les corrigeai. Pas un mot sur la carte. J'écrivis, je les questionnai. Jamais reçue, me dit-on. Je m'assis, abasourdi.

« Une chose est de dessiner une carte au petit bonheur, d'y placer une échelle convenable dans un coin, et de rédiger une histoire sur mesure. Une autre est de lire un livre de A à Z pour y dresser l'inventaire des moindres allusions, puis, à l'aide d'un compas, de dessiner péniblement une carte qui reprenne tous ces éléments. C'est ce que je fis. Et la carte fut à nouveau tracée dans le bureau de mon père, enjolivée de baleines soufflantes et de navires vent arrière. Mon père lui-même mit à profit ses talents de calligraphe pour inventer avec soin la signature du capitaine Flint et les directions indiquées par Billy Bones. Mais d'une certaine façon, à mes yeux ce ne fut plus jamais l'île au Trésor.

« J'ai dit que la carte était la clé de l'intrigue. Je pourrais presque dire qu'elle était toute l'intrigue. Quelques réminiscences de Poe, Defoe et Washington Irving, la lecture des *Pirates* de Johnson, l'expression "coffre de l'homme mort" tirée du roman de Kingsley *At Last*, quelques souvenirs personnels de canoë en haute mer, et la carte elle-même, riche en suggestions infiniment variées ; voilà l'ensemble de mes sources. Il n'est sans doute pas fréquent qu'une carte occupe une telle place dans une fiction. Mais elle reste toujours importante. Pays réel ou imaginaire, l'auteur doit le connaître comme sa poche. Distances, points cardinaux, coucher du soleil, course de la lune, tout cela doit rester au-delà

de toute discussion. Que la lune est fâcheuse ! Elle m'a causé bien des soucis dans *Prince Othon* et, dès que je fus alerté, je pris une précaution que je recommande à tous ; ne jamais écrire sans almanach à portée de main. Un almanach, une carte de la région et le plan de chaque maison jeté sur le papier ou bien présent à l'esprit : ainsi équipé, un écrivain peut espérer s'épargner les bévues les plus grossières. Carte en main, il autorisera difficilement le soleil à se coucher à l'est comme dans *L'Antiquaire*. Almanach en main, il ne permettra guère à deux cavaliers de parcourir en six jours, ventre à terre, [...] quelque chose comme 130 à 150 kilomètres, pour repartir avant la fin de la semaine et couvrir 75 kilomètres en une journée sur les mêmes chevaux, comme on peut le lire dans *Rob Roy*. [...]

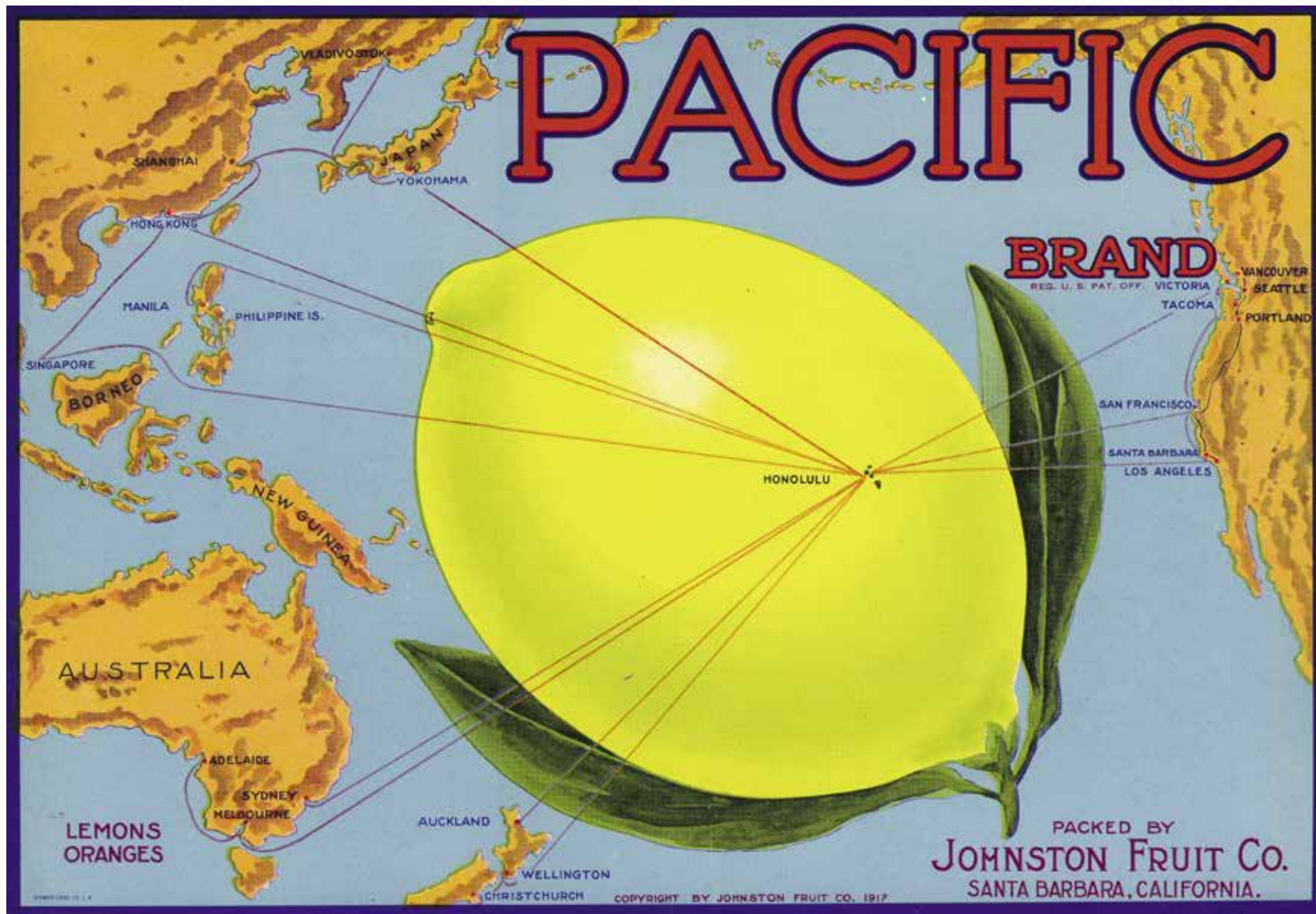
« Celui qui reste fidèle à la carte, la consulte et en tire son inspiration tous les jours et à toute heure, y trouvera un appui efficace, outre le fait d'éviter d'éventuelles erreurs.

« Le récit plonge ses racines dans la carte, il croît sur ce terreau ; au-delà des mots, il construit sa propre colonne vertébrale. Tant mieux si le pays est réel, et si l'auteur l'a arpenté pas à pas, scrutant pierre après pierre. Mais, même pour une contrée imaginaire, il fera bien d'en dresser la carte dès le début. Son examen dessinera des relations auxquelles il n'avait pas songé : des sentiers et des raccourcis d'abord invisibles deviendront évidents pour ses messagers. Quand bien même la carte ne serait pas toute l'intrigue, comme dans *L'Île au trésor*, elle se révélera toujours une mine de suggestions. »

Robert Louis STEVENSON

« Mon premier livre : *L'Île au trésor* », août 1894,  
traduction du collectif Stevenson.

# DES ÎLES ET DES CARTES



*Elle n'est portée sur aucune carte, les vrais lieux ne le sont jamais.*

*On me dit que certains ne s'intéressent pas aux cartes ; j'ai peine à le croire.*

Deux phrases déjà lues, entendues et relues. Les plus célèbres peut-être de la littérature cartographique. Deux monuments littéraires : *Moby Dick* d'Herman Melville et *L'Île au trésor* de Robert Stevenson. Langue anglaise, littérature anglo-saxonne plus que tradition française.

*It is not down in any map; true places never are.*

*I am told there are people who do not care for maps, and find it hard to believe.*

Comme toute citation, ces phrases sont allongées sur la ligne, noir sur blanc, exposées à nos regards ou nos mémoires. Elles gisent, souffrantes et orphelines, coupées de ce qui les a portées à naître.

Pourtant, l'une comme l'autre sont pleines d'énergie, nées des îles, plus précisément des cartes d'îles. L'une s'est nourrie de géographie insulaire, l'autre interroge les lecteurs et leurs désirs.

Melville dresse en effet le portrait d'un marin amérindien monté à bord du *Pequod* contre la volonté du commandant. Surgi de nulle part, ce Queequeg a une origine précisée par Melville : il est « natif de Rokovoko, une île très lointaine dans l'ouest et dans le sud ». Où donc se trouve cette île ? Descendrons-nous dans la chambre des cartes ? Prêts à noter ses coordonnées ? Melville, par ailleurs si bien documenté, prend les devants : inutile d'y songer, Rokovoko ne figure sur aucune carte. Cette île, comme tant d'autres, est « a true place » : un lieu fort, un endroit vrai, à ce titre rétif à se laisser cartographier. C'est parce qu'elle résiste que cette île est puissante, comme si la représentation même d'une île impliquait son affaiblissement.

Stevenson, de son côté, souligne la place de la carte de l'île dans l'invention de son roman. Une fois n'est pas coutume, c'est une image qui joua le rôle de l'acte créateur par excellence. Si l'artiste est un demiurge, alors la carte de l'île au Trésor est

le livre de la *Genèse*, la cosmogonie qui porta en elle intrigue, personnages, lieux : « Je dessinaï la carte d'une île », autrement dit *Fiat lux*, « Que la lumière soit ». Tout le reste s'ensuit, simple conséquence de cette féconde *mappa insulae*. La carte n'est pas reconstitution après coup d'une réalité préexistante. Elle jaillit vers le futur, ordonnant à jamais la fiction du monde. Comment s'en désintéresser un seul instant ? Comment pourrait-on rater ces cartes, véritables « tables de la Loi », Écriture sainte qui permet de déchiffrer le réel et la fiction ?

Si Melville soulignait l'impossibilité de la carte de l'île, Stevenson en rappelle l'impératif absolu. Chacun à sa façon, chacun dans sa fiction tout à fait unique. À eux deux, il dessinent un nouveau type d'atlas : celui des cartes d'îles en tous genres. De l'île invisible à celle qui est incontournable, de l'île imaginaire à la plus réaliste.

Cartes et atlas sont à la mode. Faut-il ajouter : « hélas » ? Chaque saison voit se déverser un tombereau d'atlas séduisants qui attirent l'œil du visiteur en librairie. Cette production éditoriale prétend parfois se ranger du côté de Stevenson : « Vous n'aimez pas les atlas ? J'ai peine à le croire, achetez donc celui-ci. » *Mappa insulae* est né d'un plaisir commun : vive les cartes, vive les îles, vive les cartes d'îles. Mais vive aussi la difficulté voire l'impossibilité de les représenter – nous voici du côté de chez Melville.

Artistes ou chercheurs, collectionneurs ou créateurs, nous avons formé le collectif Stevenson pour mettre en commun nos récoltes amassées au fil des ans dans l'infinie bibliothèque des cartes d'îles. Derrière nos coups de cœur et parfois nos interrogations, deux convictions forgées au fil des ans : la cartographie est une affaire sérieuse, porteuse de bien des réflexions ; les îles constituent elles aussi un sujet complexe, derrière leur apparence simplicité.

Une résidence à la fondation Camargo <sup>1</sup>, à Cassis, durant l'automne 2017 et le printemps 2018 nous a permis de croiser des cultures, des outils et des préoccupations variés. Ensemble, nous avons un peu lu, pas mal feuilleté, visionné quelques films, consulté fonds et archives divers ; le hasard a fécondé quelques enquêtes de longue durée, dont une recherche menée pour l'exposition « Le temps de l'île » au Mucem <sup>2</sup>. Nous avons même un peu écrit, peint, bref, œuvré à notre façon du côté des cartes d'îles.

Au fil des discussions une proposition est apparue : et si l'on tentait un livre simple ? Un ouvrage dans lequel les images jouent un rôle moteur. Un petit livre plaisant qui éveille la curiosité et la réflexion et nous invite, le cas échéant, à aller plus loin.

Collecter les cartes d'îles, c'est aussi une façon d'éviter la sempiternelle (et illusoire) question de la définition de l'île. Notre réponse, ici, tient dans le trait fermé de la ligne de côte. Qu'est-ce qu'une carte d'île ? Un cercle dans un plan. Le cercle peut connaître mille et une métamorphoses, se faire triangle ou découpe improbable ; le plan peut se déformer, se dédoubler parfois, voire se relever jusqu'à proposer une coupe insulaire. Toujours, le tracé revient à son point de départ : la boucle est bouclée, elle donne forme à l'île et atteste de son caractère insulaire.

<sup>1</sup> Ce travail a été réalisé dans le cadre du laboratoire d'excellence LabexMed - Les sciences humaines et sociales au cœur de l'interdisciplinarité pour la Méditerranée portant la référence 10-LABX-0090. Il a bénéficié d'une aide de l'État gérée par l'Agence nationale de la recherche au titre du projet Investissements d'Avenir A\*MIDEX portant la référence ANR-11-IDEX-0001-02. Pour ce projet, l'équipe a été accueillie en résidence d'écriture à la Fondation Camargo.

<sup>2</sup> L'exposition « Le temps de l'île » s'est tenue du 17 juillet au 11 novembre 2019 au Mucem ; un livre l'accompagne : Jean-Marc Besse et Guillaume Monsaingeon (sous la direction de), *Le Temps de l'île*, Marseille, Parenthèses / Mucem, 2019.

On disait autrefois *forma urbis* pour désigner le « portrait d'une ville », devenu aujourd'hui le plan de la ville. C'était une façon de la saisir et d'en dessiner la personnalité, reconnaissable entre mille. Il nous faut retourner à cette idée de *forma insulae*. Les cartes sont aujourd'hui devenues répertoires de formes canoniques presque intouchables : nous avons tous à l'esprit l'image et la forme de la Corse, de la Sicile, de Madagascar, peut-être même de Manhattan ou de Taïwan. Comme d'ailleurs la forme de la France, de l'Afrique ou de l'Alaska : en ce sens, toute carte d'un pays voire d'un département relève de la « boucle » insulaire. Chacun de nous se demande pourquoi avoir couché la Corse ou la Sardaigne lorsqu'elles sont dessinées le nord à droite. On sourit de trouver tel tracé médiéval maladroit par rapport à « la vraie île ». On s'étonne de la voir présentée « à l'envers » (est à gauche et ouest à droite) dans le cas des îles antipodiques.

En réalité, la carte de l'île est porteuse d'une identité bien plus que de simples informations. Sa forme est chargée de souvenirs, d'habitudes et de fausses évidences. La Californie présentée en île évoque une usurpation d'identité bien plus qu'une simple erreur factuelle. En revanche, nous sommes singulièrement indulgents concernant la représentation d'une île « délocalisée », détachée de son contexte, qu'il s'agisse de ses voisines, d'un archipel, ou du continent plus distant. Est-ce à dire que la *forma insulae* a plus d'importance que sa position relative à la surface du globe ?

Dans tous les cas, mettre l'île en carte, c'est lui conférer un degré supplémentaire de réalité. Il existe bien sûr d'innombrables îles dites « imaginaires ». Mais les opposer aux îles réelles est bien réducteur : comment nier la force imaginaire déployée par la carte des Kerguelen reproduite en couverture ? Qui pourra contrer la démonstration de Stevenson concernant la puissance de son dessin de l'île au Trésor, qui a non seulement nourri son

roman, mais irrigué toute la littérature mondiale ? Où se situent la part de réalité et la part de fiction dans la carte d'André Thevet représentant l'île des Hommes et l'île des Femmes au cœur du Pacifique ?

*Mappa insulae* devient un jeu sur les inévitables limites de l'exercice cartographique. Nous avons choisi un système de double page mettant en regard une image à droite et un texte à gauche. Ce système présente parfois quelques exceptions appelées par les images elles-mêmes. Les mots viennent expliciter, prolonger, interroger tel détail, tel élément significatif présent dans la carte. Le corpus des images se termine par une liste de toponymes qu'on pourrait appeler des « nissonymes », noms donnés à des îles réelles. Les noms propres, comme les cartes, sont en effet porteurs d'une grande force d'évocation. Cette collection éminemment incomplète est ordonnée selon une suite syllabique croissante, sans souci de taille ou de localisation des îles concernées.

Les îles n'appellent pas de cartes radicalement différentes : elles ne font, une fois de plus, qu'augmenter des phénomènes également repérables sur le continent. Un simple point posé sur le bleu de la page est-il encore une île ? Que dire des encyclies, ces lignes circulaires qui amplifient les côtes et les îles, comme un jeu de poupées russes ? Les îles existent-elles encore lorsqu'on s'attache à la géologie ou au relief ?

Faut-il rappeler que le contour d'une île est le lieu de rencontre entre une irrégularité de la surface terrestre et le niveau de la mer – ce n'est qu'une courbe d'altitude. Le niveau de la mer pourrait monter et les îles disparaître sous l'eau, leur relief et leur composition géologique n'en seraient guère modifiés. En toute rigueur, les cartes bathymétriques (mesure des profondeurs) devraient rejoindre leurs cousines altimétriques (mesure des altitudes) sans se soucier du niveau de la mer, donc en négligeant

parfaitement les îles, leur taille ou leur existence même. À ceci près que l'on possède désormais une infinité de données sur les « altitudes positives », par opposition aux données plus rares et imprécises des fonds marins : nous voici condamnés de fait à distinguer des réalités qui devraient en droit être rassemblées. Les îles constituent ici un terrain de contradiction, un pied dans l'eau et l'autre dans les cieux...

La présence de la mer est donc essentielle – on s'en doutait. La terre, ce fut d'abord le « globe terraqué », *terra aqua*. Mais il s'agit ici moins de géographie que de graphie tout court. On ne soulignera jamais assez l'importance, pour la cartographie insulaire, de la disponibilité graphique offerte par une mer vide comme une page blanche : en l'occurrence, la mer est une page bleue, délivrée des signes cartographiques qui encombrèrent les continents. On retrouve ici la parenté permanente entre mers et déserts, souvent considérés à juste titre comme des « mers de sable » ou « mers de terre » dont les oasis seraient les îles de terre. L'appel de la « page bleue » amplifie la possibilité de gonfler, déplacer, incurver des noms qui auraient depuis longtemps disparu si l'on représentait une mégalopole ou même une petite ville.

Il arrive que des îles disparaissent des cartes. Soit parce qu'elles ont été oubliées, soit parce qu'elles sont trop loin des continents, trop isolées, soit parce que l'échelle retenue les rend invisibles. Dans certains cas, même, des îles sont volontairement gommées pour rendre les autres plus lisibles – Madagascar peut se trouver ainsi escamotée au profit de La Réunion. Parfois encore, l'île est excusée : comme la concierge était autrefois dans l'escalier, l'île quitte la mer et se trouve envoyée à gauche, en bas ou en haut du pli...

De nombreux cas proposés ici jouent avec la déformation des points de vue, le fond plan (projection verticale) cohabitant

alors avec une vue perspective : montrer l'île, c'est souvent séduire, enjoliver, rappeler la vision du navigateur à l'approche. L'imagination humaine n'a pas de bornes lorsqu'il s'agit de mêler plusieurs modes de représentation ou plusieurs points de vue. Après tout, il est rare d'embrasser la totalité d'une île dans un seul et même regard : il faut la plupart du temps se déplacer, tourner sur soi-même depuis un sommet central, ou en faire le tour par la mer. Malgré cela, nous conservons le fantasme d'une île tout entière avalée en un coup d'œil... Ce fantasme s'appelle la carte. Peut-être est-ce cela, la carte de l'île : une façon d'éviter déplacements et expéditions sur et autour de l'île...

On l'aura compris, le plaisir des yeux va ici de pair avec celui de l'esprit. Montrer des cartes étonnantes, inattendues ou inédites, c'est aussi stimuler la réflexion. Heureusement, malgré les efforts de certains scientifiques qui prétendaient avoir expulsé tout affect de leurs travaux et vaincu la bête immonde du plaisir, il n'en est rien : l'analyse et le savoir ne sont jamais totalement exempts d'affects. De nombreuses cartes fort sérieuses, qu'elles soient thématiques, historiques ou contemporaines, sont heureusement porteuses de sentiments, de pensées, de souvenirs, de malentendus ou d'espoir.

COLLECTIF STEVENSON,  
JUILLET 2019.

« Pour des motifs évidents de prudence, on a surtout sillonné le Pacifique dans des parages connus. C'est pourquoi de nouvelles îles sont parfois découvertes encore, à l'occasion, par des navires d'exploration et des baleiniers aventureux, et ce, malgré le grand nombre de vaisseaux de tous genres qui, en ces derniers temps, ont parcouru ce vaste océan. En fait, des parties considérables sont encore inexplorées, et il y a un doute touchant l'existence actuelle de certains bancs de sable, de récifs et de petits groupes d'îlots vaguement indiqués sur les cartes. »

Herman Melville, *Omoo : Récits des mers du Sud* [1847], Paris, Flammarion, 1990.

01 [← p. viii] Johnston Fruit Company, Santa Barbara (Californie), étiquette promotionnelle pour emballages de fruits, 22,3×31,8 cm, Schmidt Lithography Co, Los Angeles, 1917. Collection particulière.

MALOUINES, MALVINAS, FALKLAND. — Cet archipel situé à l'est du détroit de Magellan est composé d'environ deux cents îles, réparties en deux groupes principaux séparés par un détroit, et il pose à l'observateur, et au voyageur, un problème d'identification toponymique. Comment nommer cet ensemble ? Comment le désigner, sachant que le choix du nom est également ici le choix d'un point de vue et une décision géopolitique quant à la souveraineté qui s'exerce sur ces îles.

Ces îles, en partie françaises pendant quelques années (Louis-Antoine de Bougainville y installe des colons venus d'Acadie entre 1763 et 1767), ont été le théâtre de plusieurs affrontements entre Argentins et Anglais. La guerre des Malouines, en 1982, et la défaite argentine, qui provoqua la chute de la dictature militaire dans ce pays, n'ont pas vraiment fait disparaître les tensions au sujet de la souveraineté. La Constitution argentine de 1994 revendique toujours les îles, qui sont administrées aujourd'hui par un gouverneur britannique. Les Argentins réclament également auprès des instances internationales le nom d'Islas Malvinas, même s'ils se sont engagés à ne plus utiliser les toponymes espagnols. Dans les Falkland Islands, peuplées à plus de 90 % d'anglophones, c'est l'anglais qui est la langue officielle.

03 « Falkland Islands and Patagonia », illustrations : H. Winkles, dessin W. Lacey, gravure ; cartes : J. Rapkin, in Robert Montgomery Martin, *The Illustrated Atlas, and Modern History of the World, Geographical, Political, Commercial & Statistical*, New York, 1851, 38×29 cm, détail. Rumsey collection.



« Au-dessus d'une des collines de Reykiavik s'élève un observatoire où les marchands vont se placer pour découvrir au loin leurs vaisseaux. Là, j'ai souvent admiré le vaste panorama qui se déroulait autour de moi ; souvent le soir, à onze heures, le soleil était encore sur l'horizon, et ses rayons enflammés se balançaient dans la mer comme une colonne de feu ; la mer était calme, seulement une brise légère plissait en se jouant les vagues bleues, qui retombaient ensuite avec mollesse comme une nappe d'argent, ou scintillaient comme des étoiles. À travers ce golfe d'Islande s'élèvent, de distance en distance, des îles couvertes de gazon, et tout autour on aperçoit une enceinte de montagnes dont le sommet se perd dans les nuages. Celles qui sont le plus près de terre ont une couleur bleue limpide que je ne sais comment définir. Ni les montagnes de la Suisse que j'ai parcourues avec les premières impressions de la jeunesse, ni les Alpes que j'ai longtemps contemplées, ni les Pyrénées dont j'ai gravi les cimes les plus élevées, n'ont cette teinte si claire, ces tons lumineux que le peintre admire sans pouvoir les exprimer. »

Xavier Marmier, *Lettres sur l'Islande*, Paris, 1844 (3<sup>e</sup> éd.), p. 29.

23 Abraham Ortelius, *Islandia*, Anvers, 1590, 34×48,5 cm, détail.  
The National and University Library of Iceland, Reykjavik.



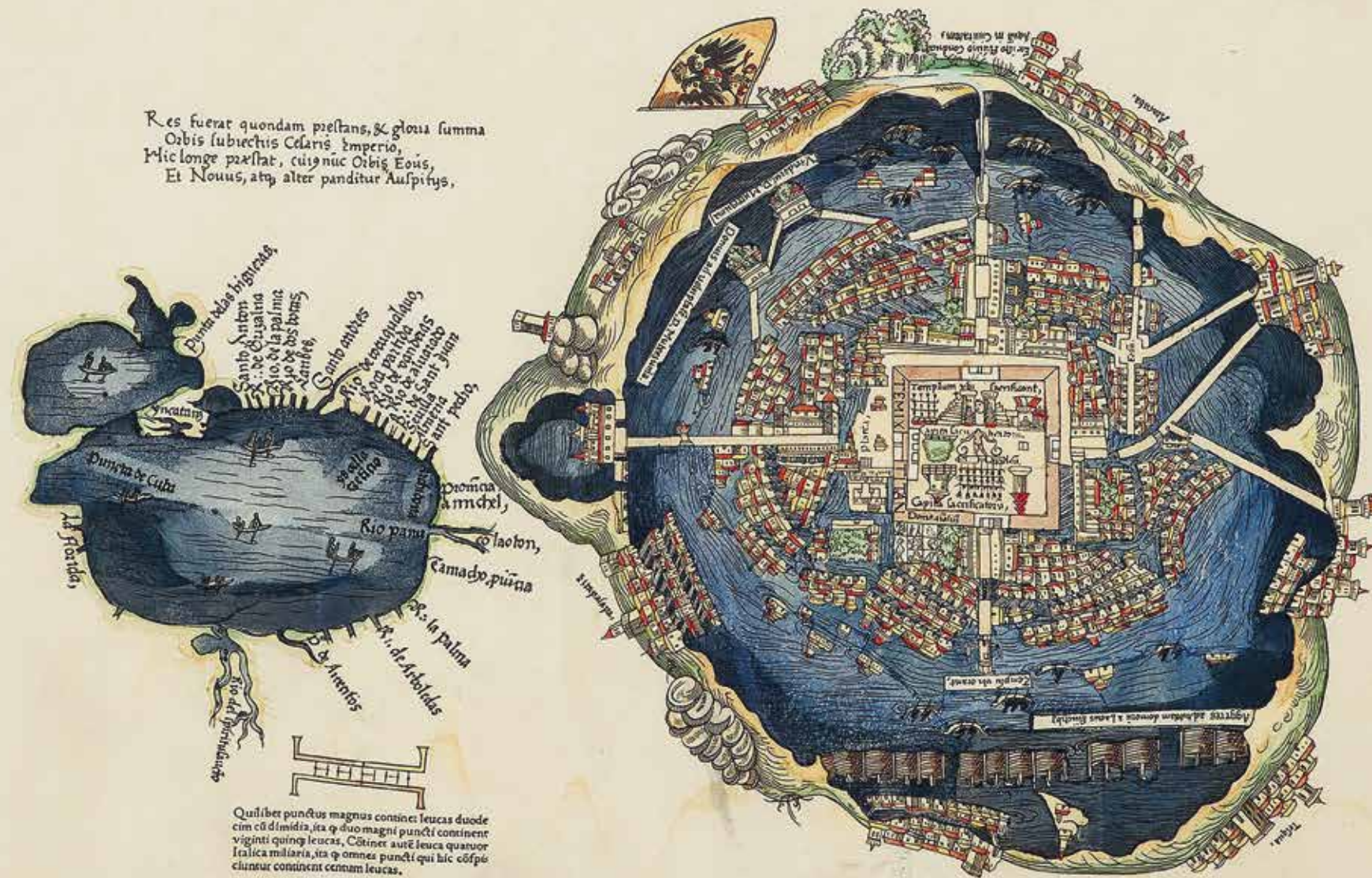


TENOCHTITLAN : UNE NOUVELLE VENISE ? — Lorsque les Espagnols, menés par Hernán Cortés, arrivèrent devant Mexico, en 1519, ils furent impressionnés par la grandeur et la richesse de la ville. Construite sur un ensemble d'îlots artificiels au centre d'une lagune (le lac Texcoco), sillonnée de canaux et de digues, Tenochtitlan les conduisait inmanquablement à la comparaison avec Venise. Environ 300 000 habitants y vivaient à l'arrivée des Espagnols.

« Cette grande ville de Tenochtitlan est fondée entre la lagune d'eau salée et la terre ferme ; aux approches de la ville, de quelque côté qu'on veuille l'aborder, la distance est de deux lieues. Elle a quatre entrées, auxquelles conduisent des chaussées construites de mains d'hommes, d'une largeur de deux lances. La ville est grande comme Séville et Cordoue. Ses rues principales sont très larges et toutes droites ; quelques-unes de celles-ci et toutes les autres sont moitié terre et moitié eau, formant des canaux pour la circulation des canoas. Mais toutes, à intervalles réguliers, sont ouvertes par des tranchées qui font communiquer les canaux entre eux et toutes ces ouvertures, dont quelques-unes sont très larges, sont couvertes par des ponts composés de longues pièces de bois admirablement jointes et fort bien travaillées, sur la plupart desquelles dix cavaliers peuvent passer de front. »

Hernán Cortés, « Deuxième lettre à Charles-Quint »,  
in *Lettres de Fernand Cortés à Charles-Quint sur la découverte  
et la conquête du Mexique*, traduites par D. Charnay, Paris,  
Hachette, 1896, p. 79-80.

28 Hernán Cortés, « Tenochtitlan, Mexico City et le golfe du  
Mexique », in *Praeclara Ferdinādi Cortesii de Noua maris  
Oceanī Hispania narratio*, Nuremberg, Friedrich Peypus,  
1524, 15,5 × 21,5 cm.  
Newberry Library, Chicago.



« Du côté de l'île s'étendaient des régions surprenantes : une rivière descendait du ciel et s'accrochait en passant à des arbres fleuris d'oiseaux ; des chalets et des temples, des constructions inconnues, échafaudages de métal, tours de briques, palais de carton, bordaient, soutache lourde et tordue, des lacs de miel, des mers intérieures, des voies triomphales ; des forêts pénétraient en coin dans des villes impossibles, tandis que leurs chevelures se perdaient parmi les nuages ; le sol se fendait par-ci par-là au niveau de mines précieuses, d'où jaillissait la lumière du paysage ; le grand air disloquait les montagnes et des nappes de feu dansaient sur les hauteurs ; les lampes-pigeons chantaient dans les volières et, parmi les tombeaux, les bâtiments, les vignobles, des animaux plus étranges que le rêve se promenaient avec lenteur. »

Louis Aragon, *Les Aventures de Télémaque*, 1922.

- 51 Joan Vingboons, Carte détaillée de Taïwan (Formose) et des Pescadores (Penghu), 1665, in *Atlas Blaeu-Van der Hem* (1662-1678), 48,5×75,5 cm.  
österreichische Nationalbibliothek, Vienne.



